

X
INVESTIGATION DE LA PERSONNALITÉ

Pour cette partie nous n'avons pas l'ambition de faire soit un "profil" de l'agresseur sexuel, encore faudrait-il qu'il n'y ait qu'un seul mode de fonctionnement, soit des "profils" ce qui supposerait que l'on puisse ordonner les agresseurs selon leurs conduites; notre projet est double, d'abord de tenter de mettre en évidence les moyens dont dispose le sujet afin de faire face aux événements de son existence tout en organisant celle-ci, ensuite de rendre saillants certains traits qui, certes pourraient se déployer dans des formes banales d'organisations psychiques mais qui, présents chez ces sujets et alliés à d'autres dimensions, peuvent constituer certaines combinaisons conduisant à la recherche d'une conduite agressive sexuelle. Cela n'est possible que par une appréhension des mécanismes de traitement des excitations, ce que l'on nommera la capacité de mise en représentation et donc des mécanismes défensifs qui s'appliqueront à ces excitations (endopsychiques ou environnementales). Le but de notre projet est de permettre aux thérapeutes d'avoir un tableau général des processus à l'oeuvre qui les aide à se représenter l'organisation de ces sujets. Ce travail n'a pas vocation à dire : "voici comment fonctionne un agresseur sexuel"; il donnera en revanche les moyens de construire la carte de chaque sujet, ouvrant des voies vers des études plus ciblées sur tel ou tel type de conduites délictueuses.

1 - Les angoisses

Plus de un agresseur sur deux en dehors de la prison éprouve souvent ou plutôt souvent des angoisses, alors que ce n'est le cas que pour deux témoins sur cinq. Si l'analyse des angoisses montre des similitudes, elle précise aussi des différences importantes entre les deux groupes.

Dans nos deux populations, on retrouve d'abord des descriptions classiques physiques d'angoisses même si elles semblent particulièrement violentes sur le plan des manifestations somatiques; fréquemment aussi des angoisses de perte multiples (de travail, financière, de logement, etc...); de nombreuses formulations autour du travail, de l'avenir professionnel; angoisse

face à la solitude; enfin, angoisses diffuses pouvant envahir tout le champ de la conscience laissant parfois entrevoir des éléments francs de dépersonnalisation ainsi que des émergences psychotiques et persécutoires.

Chacune de nos deux populations présente cependant soit des angoisses que l'on ne retrouvera pas dans l'autre groupe, soit des angoisses qui seront amplifiées chez un groupe. Chez les Témoins, on rencontre assez fréquemment la peur de l'autre, de l'étranger, une méfiance à l'égard d'autrui, ce qui est plus rare chez les agresseurs (78% vs 61%, $p < 0,07$) chez qui elle semble faire place à **la crainte de ne pas être reconnu** : «je suis déconsidéré par ma femme», «aucune femme ne me reconnaît», «je ne suis pas reconnu affectivement et professionnellement», «je suis inutile». Les Témoins évoquent souvent, de multiples manières, la dimension dépressive, soit crainte de la dépression pour eux ou peur de la dépression des autres ou encore pensées dépressives et/ou nostalgiques de ceux qui sont disparus (parents, liens affectifs). Chez les agresseurs cette **dimension d'éprouvé dépressif, parmi nos cas, n'est presque jamais évoquée.** En revanche, ce qui peut paraître étonnant, c'est que l'on trouve chez eux une composante de **crainte d'abandon plus grande** (64% vs 50%) sans pour autant qu'on les ait réellement plus "laissés tomber" que les Témoins (53% vs 78%, $p = 0,008$), ainsi qu'**une recherche de dépendance plus importante** (28% vs 16%), et une crainte plus fréquente (plus particulière aux pères incestueux et aux pédophiles) qu'il n'arrive "quelque chose" aux enfants qui leurs sont proches, inexistante chez les Témoins. Ces éléments ne peuvent que nous indiquer une **relation anaclitique ambiguë**¹, l'objet étant **à la fois** recherché pour s'y soumettre (être dépendant) et particulièrement agressé car vécu comme pouvant abandonner, autant d'éléments qui semblent ne pas avoir permis que s'établisse une potentialité dépressive suffisante pour assumer les éprouvés dépressifs sans risque d'effondrement.

Enfin, la **crainte des figures d'autorité** semble le fait des seuls agresseurs, comme l'est la **présence fréquente de pensées suicidaires** parfois dans une violence auto et hétéro agressive (plus

¹ - Au sens défini par Bleger : "L'ambiguïté est ce qui n'est pas encore défini, ce qui n'est pas encore discriminé, ce qui permet la coexistence de choses, de situations ou d'attitudes qui [...] sont incertaines, non définies, non discriminées et non hiérarchisées en espèces ou en ensemble.", in BLEGER J. (1967) : **Symbiose et ambiguïté**, Paris, éd. PUF, coll. *Le fil rouge*, 1981, 394 p., p. 214.

particulièrement chez les violeurs d'adultes) : «prendre ma voiture et foncer sur d'autres, pour me foutre en l'air».

Des angoisses, nos deux populations en expriment et des similaires; cependant une dimension semble émerger centrée sur la différence entre les deux cohortes, celle de l'altérité. **Les agresseurs présentent moins d'indice de reconnaissance de l'altérité** : la peur de l'étranger est nettement moins souvent évoquée, quant à l'angoisse dépressive elle est quasiment absente des réponses, nous indiquant une difficulté à organiser des représentations internes (en absence) de l'objet. Pour les agresseurs la dimension de l'autre semble fragile et donc psychiquement peu organisée, ce qui ouvre la voie à des **angoisses narcissiques** portant sur l'identité même du sujet, comme celle de ne pas être "reconnu", absente chez les témoins qui eux ont plutôt peur de ne pas être à la hauteur. Il en va de même pour les figures d'autorité dont le jugement est plus fréquemment redouté, elles ne semblent pas dans un registre d'images paternelles, mais de toute puissance : «quand le chef est près de moi, comme s'il contrôlait mon existence», «quand je vais chez les gendarmes faire contrôler mes papiers, je ne sais plus si je suis vivant ou mort», «avec ma patronne c'est terrible, elle peut tout sur moi». Enfin, la présence de pensées suicidaires pour échapper à l'angoisse, dont la composante narcissique est importante, alliée à une dimension violente, doit indiquer le risque de tels passages à l'acte sur un mode mélancolique, ce qui semble nettement moins présent chez les auteurs de coups et blessures volontaires.

2 - La dépendance à l'environnement externe

Les agresseurs sont moins souvent dépassés par les événements que les Témoins (43% vs 53%) cependant, ce ne seront pas les mêmes types d'événements qui mettront à mal les agresseurs. Pour les uns et les autres certaines catégories se retrouvent, notamment les événements liés à leur situation judiciaire ou qui concerne l'acte délictueux; les situations professionnelles sont aussi source de dépassement. Pour autant les agresseurs sexuels font particulièrement référence au "monde" en général : «dépassé par la manière dont les hommes s'entre-tuent et se détruisent dans le monde», « les gens qui luttent contre les inondations, ça me bouleverse,

j'aimerais les aider comme bénévole» (agression sexuelle < 15 ans), «face à l'an 2000, il y a 30% de jeunes qui sont détraqués», «la stupidité humaine, le manque de maîtrise des gens» (viol de sa belle fille); aux démarches administratives qui semblent les mobiliser beaucoup plus que les Témoins, comme les problèmes financiers très fréquemment évoqués . En revanche, les témoins seront particulièrement dépassé par leur imagination et par des événements touchant leur famille.

Nous voyons dans les deux groupes, l'émergence de deux dimensions opposées : les aresseurs sont plus tournés vers l'événement extérieur, le monde, le versant adaptatif (papier administratif, l'aspect **financier** et le travail), les témoins présentent plus d'intériorité avec l'évocation d'images psychiques ou de familiers. La **dépendance de l'agresseur à l'environnement** nous indique sa faible potentialité dépressive: les situations qui le dépasseront seront celles à l'extérieur de lui , ce sera moins le cas pour les Témoins. Cette dépendance explique son angoisse face aux vecteurs d'intégration à celui-ci (papiers administratifs, le travail, etc...); ainsi **son angoisse d'adaptation est le prolongement de son anaclitisme**, il s'agit pour lui de s'adapter et de survivre ou de disparaître. L'agresseur est donc "en prise direct" sur l'environnement avec des moyens psychiques peu efficaces pour s'en défendre nous autorisant à penser son **pare-stimulus peu fonctionnel**, indiquant un environnement primordial défaillant à protéger le sujet des surcharges émotionnelles issues de l'environnement et de lui même. Cela ne vient que compléter ce que nous avons déjà pu écrire à propos de l'auto-érotisme et donc des capacités dépressives moindres chez les agresseurs.

En résumé sur les angoisses

*Plus fréquemment angoissés que les Témoins, les agresseurs sexuels présentent principalement des **angoisses de type narcissique et d'adaptation**. Leur anaclitisme les rend dépendants d'un environnement (dépendance qui est recherchée), dont ils se défendent mal (indiquant un pare-stimulus peu protecteur) et auquel il cherche à s'adapter. Cet ensemble est particulièrement cohérent et nous indique que **les agresseurs sexuels n'ont pas pu organiser une capacité dépressive fonctionnelle**. Enfin, les figures surmoïques relèvent d'un Moi-idéal cruel, plus que d'un Surmoi secondarisé. La fragilité de la constitution de l'objet, son peu d'étayage interne et la présence de pensées suicidaires violentes peut faire redouter des passages à l'acte autolytique mélancoliforme.*

3 - Représentation de la folie

Si deux sujets sur trois dans les deux groupes ont pu présenter des craintes que le monde autour d'eux s'écroule, significativement les agresseurs sexuels ont moins souvent que les témoins l'impression qu'ils pouvaient devenir fou (40% vs 59%, $p < 0,04$) ou qu'ils pouvaient commettre des actes fous (36% vs 56%, $p < 0,03$).

Dans nos deux populations nous retrouvons des catégories de représentations assez proches du "devenir fou". Principalement il y a l'idée d'une perte de repères spatio-temporels, d'actes autolytiques, que la folie c'est ce qu'ils ont déjà fait et qui les a conduit en prison, irruption de la grande violence. Cependant, certaines catégories sont propres à chacun des groupes : par exemple, les Témoins évoqueront l'errance, la divagation ou l'amnésie ce que l'on ne retrouve chez aucun agresseur. En revanche ces derniers abordent fréquemment la notion diffuse d'un «ça craque», qui ne peut pas être simplement placé dans le cadre d'un effacement des repères, et qui s'accompagnerait d'une perte de contrôle : «quand mes idées obsédantes (sexuelles) m'occupent l'esprit. Elles ne cesseront donc jamais», «mes problèmes sexuels, ils prennent trop d'importance...je ferai des choses incompréhensibles».

Quant à commettre des actes fous, les catégories sont sensiblement les mêmes dans nos deux populations. Cependant, lorsque des actes violents sont évoqués, ils peuvent porter chez les agresseurs sexuels sur les enfants : «aller jusqu'au viol et au crime [sur des enfants]» (attentat à la pudeur < 15 ans), «peur de violer et tuer des enfants, même si c'est fondé sur rien et sans désir de le faire» (attentat à la pudeur < 15 ans), ce qui n'est jamais présent chez les Témoins, pas plus que ne l'est l'acte suicidaire ou auto-mutilateur que l'on trouve chez les agresseurs.

En résumé des représentations de la folie

*S'il n'y a pas de grandes différences quant aux représentations de la folie, nous retrouvons le fait que les agresseurs, **quoique pressentant autant que les Témoins qu'ils pourraient s'effondrer, en ont moins de représentation qu'eux**, nous indiquant ainsi **une cohérence psycho-logique plus faible**, oeuvre certainement du clivage. Par contre, leurs représentations portent plus souvent sur le sentiment que quelque chose en eux pourrait se rompre, avec l'émergence **d'images d'actes autolytiques ou celles de grande violence sur des enfants** - ce qui nous permet de percevoir que derrière les discours d'attirance, d'attachement ou d'affection porté à l'enfant se cache une dimension violente, voire meurtrière..*

4 - Les phobies

Nous avons cherché à évaluer si les sujets présentaient plus ou moins de peurs intenses en prison ou au dehors. Cela devait nous permettre d'évaluer, tout en tenant compte de l'aspect véritablement anxiogène de la prison, l'effet de contenance psychique que peu représenter l'incarcération mais aussi la capacité de mise en représentation de l'angoisse.

4.1 -Pendant l'incarcération

Les agresseurs sexuels, pendant le temps de leur incarcération, sont nettement plus sujets à des peurs intenses que les Témoins : plus de un agresseur sur deux en présente souvent ou plutôt souvent, alors que 60% des Témoins n'en ont jamais ou rarement. La qualité même de ces peurs présente certaines différences identifiant chacun des deux groupes. Pour un grand nombre d'agresseurs sexuels, l'incarcération les fait basculer dans un univers de peur permanente : «l'incarcération m'entretient dans la peur» ; où il leur faut bien souvent se méfier des autres détenus : «il faut se méfier de tout le monde», «j'ai peur de tous les autres» ; avec la crainte que les autres n'apprennent le statut de leur délit : «j'ai peur qu'on apprenne pourquoi je suis là», «la vie est dure en prison pour les gens comme "nous"», «si on apprend, j'ai peur qu'on me frappe», «qu'on me suicide», «qu'on me massacre». Si les Témoins redoutent plus fréquemment de perdre leurs amis, la perte chez les agresseurs sexuels se porte plus sur les proches familiers et laisse apparaître un fort sentiment d'abandon, quant à la crainte de perdre les enfants, elle semble plus particulièrement le fait des pères incestueux.

4.2 - Avant l'incarcération

Les agresseurs sexuels avant l'incarcération étaient beaucoup moins sujet à des peurs intenses que les Témoins : quatre sur cinq disent ne jamais ou rarement en avoir éprouvées, alors que deux Témoins sur cinq y sont sujets souvent ou plutôt souvent. Si un certain nombre de ces peurs semblent relever de système phobiques banals : de la maladie, des accidents, de certains bruits violents («une porte qui claque»), d'autres sont nettement plus présents chez les Témoins, comme la peur de certains animaux (44% vs 29%) ou celle des lieux élevés ($p=0,04$), alors que certaines ne semblent se rencontrer que chez les agresseurs, particulièrement la peur de la dénonciation, celle de la répétition et de l'aggravation des faits. Il faut cependant noter que lorsque la peur de la mort est évoquée, les Témoins évoqueront leur crainte «d'être tué», alors que les cas

parleront de leur crainte de «se tuer», qui nous renvoie à la dimension auto-agressive déjà repérée.

La lecture de l'écart entre la présence d'angoisse plus grande en dehors de l'incarcération et une représentation de celle-ci plus faible (moins de présence de peurs représentées) ne peut que nous indiquer **une difficulté de mise en représentation moindre** par rapport aux Témoins, qui eux trouveront dans l'incarcération une contenance psychique¹.

Face à ces sentiments de malaise ou de peur nous avons recherché les conduites d'évitements utilisées par les sujets. La comparaison des deux groupes montre de part et d'autre des conduites similaires, pouvant pour une part d'entre elles limiter l'activité du sujet : l'évitement de la situation phobogène, se distancier "mentalement" : «je fais comme si de rien était» ; mise en oeuvre d'une activité physique; il y a aussi les sujets qui ne feront rien de particulier. Cependant, chacun des groupes présente des caractéristiques défensives particulières, qui ne se retrouvent pas dans l'autre groupe : là où les Témoins peuvent avoir une attitude hétéro-agressive à l'égard de l'objet phobogène (tuer ou chasser les animaux sources de peur, attaquer les humains inquiétants même s'il s'agit de personnage parentaux), **les agresseurs présenteront une attitude auto-agressive** : «je m'inflige des traitements pour éviter l'angoisse» (le sujet se bat), «je prends des médicaments» (dans le cadre de tentatives de suicides), «je m'ouvre les veines».

5 - Des passions envahissantes?

En contre-point des phobies, nous avons recherché si les sujets présentaient des passions envahissantes et n'avons pas trouvé de différence quantitative entre nos deux populations (60% vs 62% pour les témoins). Il faut cependant noter : soit certaines inflexions du côté des agresseurs dans des

¹ - Pour une analyse plus complète de ces questions, voir la partie "Capacité de mentalisation, nécessité de mise en paroles et «pragmatique de la mentalisation».

catégories communes aux deux groupes; soit des catégories que l'on ne retrouve pas chez les Témoins.

a) - Les **catégories communes** et les inflexions spécifiques

Ce qui est déclaré "passions" est protéiforme :

- le bricolage, la mécanique;
- les activités culturelles (soit pratiquée, soit comme spectateur) : musique, arts plastique, écriture, lecture, spectacles;
- les sports pratiqués : divers mais seuls les agresseurs citent «la pêche», et ce relativement fréquemment, qui est pour certains une passion dévorante : «c'est toute ma vie. J'y serai 24 heures sur 24 si je m'écoutais, j'ai un matériel fou» (attentat à la pudeur < 15 ans);
- une personne ou la "famille" : là encore il faut différencier les réponses des Témoins évoquant «ma femme», «ma famille», des réponses des agresseurs parlant : «des femmes» (violeurs) ou des réponses propres aux agresseurs comme «mes enfants» (sujets incestants), ou encore «les enfants» (plusieurs cas de viols < 15 ans, d'attentats à la pudeur < 15 ans) ou enfin «la victime» (plusieurs dossiers, toujours des enfants).

b) - Les catégories spécifiques des **Témoins**:

- les sports mécaniques : les Témoins ne sont pas les seuls à décliner de telles passions mais en proportion ils sont nettement plus nombreux à en faire état (60% vs 3%);
- «faire l'amour» (avec une femme) : seuls les Témoins présentent cette réponse, ce qui est parfois comparé «à une drogue». Une telle réponse est loin d'être incohérente chez les Témoins, en effet, elle révèle une capacité à mettre en mots la représentation d'un

plaisir, impliquant un autre, pouvant d'autant plus devenir "passion" qu'il est dans l'immédiat de la question, inaccessible.

c) - Les catégories spécifiques aux **agresseurs sexuels** :

- «le feu» : réponse présente chez 8% de ceux déclarant une passion, elle transparait parfois dans les actes d'agression (viol < 15 ans + CBV antérieur : "brulures de cigarettes");
- les jeux et les jeux d'argent (8%) : «la fête foraine», «les jeux vidéo» mais aussi les machines à sous, les courses hippiques, les cartes, etc....;
- l'information : particulièrement celle politique (5%);
- la religion et certaines options philosophiques (7%) : «l'harmonie», «la tolérance» (inceste / fils), certains sujets utiliseront leur passion religieuse pour contenir d'autres passions : «si je n'étais pas devenu témoins de Jéhova, certaines de mes activités seraient devenues des passions» (viol < 15 ans).

En résumé des phobies, des peurs et des passions

Les agresseurs sexuels présentent en dehors de leur incarcération nettement moins de peurs et de systèmes phobiques organisés que les Témoins. Spécifiquement mais isolément, certains peuvent craindre la répétition et l'aggravation de l'acte délictueux. Par contre l'incarcération viendra très fortement potentialiser ces mécanismes, alors qu'elle les atténuera chez les Témoins. Pour faire face à ces peurs, au delà des techniques d'évitements propres aux deux groupes, seulement chez les agresseurs sexuels on rencontre une attitude auto-agressive. Les passions, peu différentes des Témoins, portent, lorsqu'elles sont spécifiques des agresseurs sexuels, directement sur les enfants pour certains pédophiles et pères incestueux sur les femmes pour certains violeurs. La passion pour le feu, les jeux (dont ceux d'argent), la religion et les systèmes philosophiques n'ont pas été rencontrés dans la population témoin.

6 - Les difficultés relationnelles

En général presque un tiers des sujets dans nos deux populations présente des difficultés relationnelles qui sont sensiblement similaires. Il s'agit essentiellement de timidité, de difficulté à s'exprimer ou à lier des contacts, de méfiance vis à vis d'autrui quelque soit la forme qu'elle recouvre. Les agresseurs sexuels semblent cependant plus insister sur deux points : la peur des autres et un sentiment d'infériorité.

Dans le champ professionnel les agresseurs sexuels connaissent plus de difficultés que les Témoins (28% vs 12%, $p < 0,06$). Il s'agit principalement de relations conflictuelles dénotant une grande rigidité de ces sujets mais aussi d'éléments de «fausses accusations» et de «jalousie». Dans ces mauvaises relations, l'on peut noter celle d'un enseignant se "plaignant" de la «jalousie des parents à cause des trop bons rapports [qu'il entretenait avec les enfants», enseignant incarcéré pour agression sexuelle, ce qui nous montre la fausse perception que ces sujets ont des relations unissant adultes et enfants, parents et enfants. Ainsi, il convient de corriger l'abord des données socio-démographiques en ce qui concerne ceux qui travaillent. En règle générale, il y a plus d'agresseurs sexuels qui exercent un emploi que les Témoins, mais parmi ceux qui travaillent dans les deux populations, les Cas présentent plus de difficultés que les Témoins. Ce point est confirmé par l'étude des changements d'emplois qui indique **une population d'agresseurs sexuels professionnellement beaucoup plus instable que celle des Témoins** : 34% ont changé de deux à dix fois d'emplois depuis leur entrée dans la vie professionnelle contre seulement 17% des Témoins. Au delà de dix changements nous trouvons le même taux dans nos deux populations : 13%, mais avec des fréquences plus élevées chez les agresseurs allant jusqu'à une cinquantaine de places.

Par contre les **difficultés familiales** sont plus fréquentes chez les Témoins (53% vs 44%). Si l'on retrouve dans nos deux populations des griefs identiques, ceux des Témoins sont singulièrement plus diversifiés que les agresseurs sexuels où prédomine la thématique de la "rupture" sous différentes déclinaisons, les deux tiers d'entre elles étant dûes à l'acte délictueux et/ou à l'incarcération, 5% évoquant même une rupture «depuis toujours» avec leur famille.

Dans l'enfance on ne note pas de différences de difficultés relationnelles avec les autres enfants entre les deux groupes (37% de Témoins vs 35% de Cas) avec sensiblement les mêmes type de difficultés de part et d'autre : isolement, sentiment d'exclusion, bagarres, moquerie et phénomène de "bouc émissaire". **L'adolescence** ne verra pas s'instaurer de très grandes différences, en nombre, de sujets en difficulté entre les deux groupes (Cas = 31%, Témoins 38%). Par contre, l'analyse des personnes avec lesquelles les sujets éprouvent des difficultés indique une **meilleure intégration des Témoins à l'adolescence dans leur groupe d'âge que les agresseurs sexuels**, puisque un Témoin sur trois éprouvant des difficultés relationnelles à l'adolescence les a avec des jeunes de son âge, alors que c'est presque un agresseur sur deux qui est dans le même cas. Le contenu de ces difficultés ne fait pas apparaître de différence en ce qui concerne la violence physique issue de camarades ou de membres de la famille (principalement le père) entre nos deux groupes; en revanche chez les agresseurs sexuels est présente une inquiétude tournant autour de la sexualité : «timidité avec les filles», «difficultés sexuelles» ; mais aussi des «violences sexuelles» subies, autant d'éléments qui sont absent chez les Témoins.

En résumé des difficultés relationnelles

*Quoique ne présentant superficiellement pas plus de difficultés relationnelles que les Témoins, les agresseurs sexuels offrent une **insertion professionnelle plus fragile et plus instable** qu'eux. A l'adolescence les difficultés éprouvées l'étaient principalement avec les jeunes de leur groupe d'âge, avec l'émergence de **préoccupations sexuelles**.*

7 - Comportement relationnel et émotionnel avant l'incarcération

Nous avons essayé de percevoir la ou les caractéristiques du mode de relation qu'entretenaient les sujets de nos deux populations avec les objets

de leur environnement, donc avec leur monde interpersonnel en général et de comprendre ainsi les mécanismes de défenses psychiques qui étaient mis communément en oeuvre, avant l'incarcération.

En dehors de l'univers carcéral les agresseurs sexuels ont moins souvent que les Témoins le sentiment d'être regardé de travers dans la rue (36% vs 56%, $p < 0,02$), comme ils ont moins fréquemment l'impression d'être espionnés et d'être sur leurs gardes et qu'ils ont généralement moins la sensation que les autres devinent leurs pensées (29% vs 50%, $p < 0,02$). Être critiqué, même si la critique est justifiée est mieux supporté par les agresseurs que par les Témoins (24% vs 41%, $p < 0,05$). La jalousie est capable de rendre "fou" beaucoup plus fréquemment les Témoins que nos Cas (41% vs 12%, $p < 0,001$). Sur le plan émotionnel, contrairement aux Témoins, l'idéal des agresseurs sexuels n'est pas l'action (72% vs 94%, $p < 0,01$) et ils reconnaissent moins souvent que les Témoins qu'ils avaient tendance à se sentir plus fort que tout le monde (11% vs 28%, $p < 0,01$). Par ailleurs, les Témoins ont plus souvent été amoureux et ont eu des coups de foudre même s'ils se déclarent nettement plus fidèles (84% vs 69%, $p < 0,06$). Enfin les Témoins dans la journée changent plus fréquemment d'humeur que les cas (50% vs 37%, $p < 0,06$).

Un tel tableau montre, avant l'incarcération, une personnalité des Témoins beaucoup plus suspicieuse, coléreuse, jalouse, à l'humeur changeante que les agresseurs sexuels. Ces éléments indiquent les tendances projectives et persécutoires importantes des Témoins dont les caractéristiques interprétatives sont bien présentes révélant une personnalité aux traits paranoïaques pouvant se révéler brutalement violente. Si l'on voit se dessiner pour **les Témoins une organisation de type psychopathique**, jusque dans ses flambées amoureuses, à ses côtés la personnalité des agresseurs sexuels paraîtra bien plus calme. Leur idéal sera plutôt de laisser faire les autres avec nettement moins de méfiance ou de suspicion à l'égard d'autrui; ils paraissent d'un commerce relationnel nettement plus facile que les témoins ce qui se vérifiera dans leur capacité à intégrer les systèmes associatifs et à les diriger. Cependant, certains traits se révèlent très proches des Témoins, là où l'on pourrait attendre des différences : en dehors de l'incarcération ils sont capables de se mettre aussi souvent en colère que les Témoins et presque aussi souvent au'eux d'avoir des colères violentes, comme ils aiment presque autant qu'eux les situations

de risque et de danger (47% vs 43%), révélant *mezzo vocce* une impulsivité et un attrait pour les systèmes excitants. Ainsi, les agresseurs sexuels semble présenter une modalité double de fonctionnement psychique : ils disposent nettement moins d'éléments organisés de projection et d'interprétation mais en même temps ils montrent une réactivité et une attirance pour les systèmes excitatifs presque aussi grande que les Témoins dont nous avons vu qu'ils étaient organisés sur un mode psychopatique. Une telle modalité double de fonctionnement signe **chez les agresseurs sexuels une organisation psychique plus fluente que chez les Témoins avec un système défensif moins structuré**. Une telle conclusion ne vient que confirmer les résultats précédants qui nous indique chez **l'agresseur sexuel un sujet mal équipé psychologiquement pour faire face à sa montée excitative et qui sera donc, au moins autant qu'un sujet psychopathe, voire plus que lui, débordé par celle-ci**.

8 - Comportement relationnel et émotionnel pendant l'incarcération

L'incarcération changera profondément la réactivité des sujets de nos deux populations jusqu'à voir s'inverser certaines données. Les traits de suspicion, de méfiance verront leur score nettement augmenté dans nos deux populations, effet de l'immersion dans l'univers carcéral plaçant agresseurs et Témoins dans un environnement similaire. Cependant cette similitude n'est qu'apparente. Son indice de "dangerosité" sera plus grand selon que le sujet sera agresseur sexuel ou auteur de CBV, compte tenu de la défiance des autres détenus à l'égard des délits sexuels. Cet état de fait se traduit par une potentialisation du sentiment d'être espionné chez les Cas, alors que le même sentiment s'atténue chez les Témoins (Cas : passage de 29% à 39%; Témoins : de 44% à 41%); il en va de même avec l'impression "d'être regardé de travers", les Témoins connaîtront une augmentation moyennement forte quand les Cas doubleront presque leur taux de réaction (Témoins : passage de 55% à 66%; Cas : de 35% à 68%).

La réactivité émotionnelle traduira donc soit la dimension d'inquiétante nouveauté, soit celle du risque relationnel permanent; en cas de critique le taux de réactivité violente sera potentialisé chez les Témoins alors qu'il subira

une baisse importante chez les Cas (Témoins : passage de 22% à 28%; Cas : de 17% à 10%, $p<0,01$); par contre le déclenchement de colères violentes sera de part et d'autre très atténué (Témoins : passage de 44% à 12%; Cas : 33% à 3%, $p<0,03$). D'emblée, ce dernier résultat ne peut que nous indiquer un **effet de contention de l'espace pénitentiaire** qui cependant n'aura pas toujours lieu puisque les changements d'humeur chez les Témoins au cours de la journée connaîtront une augmentation de leurs variations et resteront plus fréquents que chez les Cas, qui eux enregistreront une légère baisse (Témoin : passage de 50% à 56%; Cas : de 37% à 35%, $p<0,02$). Enfin, les éléments projectifs et interprétatifs connaîtront une baisse significative chez les Témoins alors qu'elle sera faible chez les agresseurs sexuels, par exemple l'impression que les autres devinent leurs pensées passera de 50% à 34% chez les Témoins et seulement de 29% à 24% chez les Cas.

Ainsi, avec l'incarcération les modes de réactivité seront différents, d'autant que le climat de dangerosité qu'imprime la prison aux relations ne sera pas vécu identiquement par nos deux populations. L'incarcération aura un effet de contention psychique pour les Témoins ce qui ne sera pas totalement le cas pour les agresseurs sexuels qui connaîtront à la fois une potentialisation de leurs vécus persécutoires et une baisse paradoxale de leurs modes de réactivité violente. Cela permet de comprendre la "bonne adaptation" des agresseurs sexuels en prison, qui en général ne posent pas de problèmes disciplinaires. Ce qui confirme enfin leur **capacité de "modelage" comportemental par appui sur l'environnement externe.**

En résumé des comportements relationnels et émotionnels avant et pendant l'incarcération¹

*L'étude des comportements relationnels et émotionnels nous montre une population d'agresseurs sexuels qui, quoique d'une apparence plus calme, présente une **organisation psychique plus fluente, moins bien organisé sur le plan défensif et donc plus mal équipé pour faire face à des montées excitatives que les Témoins**. Ces derniers, malgré de profondes carences élaboratives, sont mieux structuré autour d'une personnalité de type psychopatique. L'incarcération se révélera psychiquement contenante pour les Témoins, alors que pour les agresseurs sexuels elle potentialisera leur vécu persécutoire et entraînera une baisse paradoxale de leur réactivité violente.*

9 - Réactivité à la solitude et décompensation psychiatrique

Les agresseurs sexuels semblent nettement plus capable que les Témoins de supporter la solitude. 51% savent faire avec, contre 29% des Témoins, ces derniers déclarant plus souvent se déprimer dans les instants de solitude et sont même, pour 29% d'entre eux, prêts à faire n'importe quoi pour ne pas être seul (Cas=16%). Si l'on n'enregistre pas de différence notable dans les activités de loisir entre nos deux populations, il faut noter que chez les agresseurs sexuels, lorsqu'ils veulent décompresser", les prises de toxiques (alcool, médicaments) sont plus nombreuses que chez les Témoins et que seul chez eux apparaissent des conduites auto mutilatoires. Par rapport aux moments de "tristesse intense" ou de dépression, si 3% des Témoins déclarent n'en avoir jamais, c'est 16% des Cas qui feront la même déclaration. Quant aux tentatives de suicide, aux épisodes de décompensation psychiatrique, ils semblent plus fréquent chez les Témoins que chez les Cas, particulièrement en ce qui concerne les épisodes délirants (19% vs 8%. p<0.05).

¹ - Pour une analyse élargie, voir la partie : "Capacité de mentalisation".

10 -Addiction

La prise de drogue est nettement plus fréquente chez les Témoins que chez les Cas (44% vs 18%, $p < 0,001$). Dans les deux groupes on retrouve les mêmes types de toxiques : shit, héroïne, cocaïne ou médicaments mais seul un Cas déclarera utiliser du crack. Quant aux prises d'alcool, ce sont encore les Témoins qui prédominent mais avec un écart qui n'est pas significatif (56% vs 48%).